6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.24 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr. — Autres Départements. . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr. — Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE — Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Lundi 4 Janvier 1909

COMPTES du LUNDI

Un journal réactionnaire publiait hier ces révélations épouvantables que je m'empresse de vous soumettre :

« Encore une mort mystérieuse, qui ne peut manquer d'avoir des dessous politiques. Cela devient bassement ignoble et toutes les putrides fripouilles qui dissimulent hâtivement sous un linceul funèbre les ordures de leur nauséabonde et purulente politicoquinerie vont encore échapper, nous le parions, aux foudres justicières déjournées frauduleusement par les paratonnerres ministériels.

Après la singulière énigme Steinheil, l'équivoque décès de l'avocat Astresse, les crapuleux méfaits du fils du général blocard X... et les ignominieuses lâchetés commises autour du héros national Mattis, voici — encore — une mort mystérieuse aux relents de trahison et de judaïsme, qu'on a essayé de passer sous un monstrueux silence. Qui sait même si le bruit mené autour de la catastrophe de Sicile par les feuilles vendues à l'Allemagne et aux Loges n'a pas été habilement amplifié pour assourdir le public et l'empêcher d'entendre la grande voix de la Vérité.

Car nous voulons la Vérité, la Lumière et aucun boisseau de képis dreyfusards ne pourra empêcher qu'elles se fassent, entièrement ! !

La Victime

Il convient de garder encore l'anonymat à la victime, — dont le nom, il est vrai, reste inconnu, — mais qui se signale à nos yeux comme devant être une des personnalités les plus marquantes de l'actualité.

D'après les renseignements que nous avons pu recueillir, la victime aurait eu dans sa jeunesse de très étroites relations avec les frères Wright, et d'autres célébrités de l'aviation et des sports. La politique aurait tenu surtout une grande place dans son existence. Elle aurait même assisté de fort près à tous les démêlés qui aboutirent à la chute de M. Thomson, ministre de la Marine, aux grands évènements récents de notre diplomatie. On conçoit avec quelles réserves nous parlons de cette personne, liée à toutes nos dernières émotions nationales, aux incidents étrangers comme l'élection de M. Taft à New-York, à la révolution Turque, à la crise des Balkans, etc.

Il semble inimaginable qu'une vie ait pu se consacrer à suivre de la plus étroite façon tant de mouvements divers et si importants, mais si nous pouvons toutefois affirmer que la personne en question n'est ni M. Fallières, ni M. Clémenceau, il ne nous appartient pas d'accomplir encore le geste grave de révéler sa véritable identité.

On se rendra compte de la singulière importance de la victime quand on saura qu'elle était mêlée à toute l'affaire Steinheil et qu'elle n'était pas non plus indifférente à l'épilogue de la sanglante épopée de la bande Pollet.

Est-il besoin d'insister pour montrer quel intérêt capital toute la horde blocarde avait à la disparition d'un tel personnage au courant des mystères policiers, de toutes les affaires scandaleuses dont notre patrie est polluée ?

La victime aurait pu parler. On devança son haut-le-cœur généreux d'indignation par un assassinat. Le guet-à-pens est devenu un moyen de gouvernement et le « lingue » de l'apache un préventif social contre l'immanente justice.

L'infâme héritier

Le parti qui se chargea de frapper entra en relations avec l'héritier, il y a une quinzaine de jours environ. Car il y a un héritier ! Un marché honteux s'engagea. On promit l'impunité, la jouissance paisible de tous les biens au malheureux jeune homme bénéficiaire de l'héritage et qui fut assez insensé pour consentir à la criminelle combinaison.

Tout fut réglé d'avance. La victime serait ensevelie sur le champ. Le jeune homme prendrait immédiatement la situation abandonnée et reparaîtrait aux yeux de tous, dans le même train de vie que la victime. On s'efforcerait de faire oublier promptement au public le souvenir du défunt en faisant à son successeur un accueil empressé, en organisant des fêtes ! Ce fut du dernier cynique !

Mais il fallait trouver un misérable tombé assez bas pour accomplir le forfait, proprement, vivement, sans bruit.

Notre enquête très scrupuleusement menée nous a permis de reconstituer une scène étrange qui se déroula, il y a environ deux jours, à la tombée de la nuit. Nous prouverons par la suite l'authenticité de ces faits.

Le jeune héritier, que l'on nous a assuré avoir eu une longue entrevue avec un membre du gouvernement — ceci sous toutes réserves — aurait rencontré vers le soir, un vieil individu bizarre, déjà connu comme étant sans domicile ni moyens d'existence. Bien que ce fut peu le moment d'une conversation philanthropique, le jeune homme se serait attardé à causer vivement avec ce vieillard d'accoutrement sordide. Tous deux ne se seraient quittés qu'un peu avant minuit, heure où le crime a été commis. Un passant attardé aurait vu sous le manteau du vieil individu briller l'éclat d'une lame analogue à celle d'une faux...

Justice !

Nous n'hésiterons pas à affirmer qu'il y a eu crime. Le lendemain matin on apprit que la mort avait frappé le personnage si influent dont nous parlions plus haut. On apprenait en même temps que l'enterrement avait été bâclé dans la nuit et que l'héritier avait pris déjà possession du logis !

Les indices certains que nous possédons et que nous avons d'ailleurs soumis à l'examen critique, universellement estimé, de M. Sh. Holmés, nous permettent de crier bien haut : « Derrière cette mort foudroyante on nous cache un crime politique ! »

C'en est trop ! Aucun médecin n'a été appelé près du moribond pour tâcher de prolonger ses jours. Aucun magistrat n'a été commis pour enquêter sur une disparition aussi prompte, sur la mise au linceul d'un corps que personne n'a vu, sauf l'héritier dont le témoignage est suspect !

Nous demandons que le Parquet soit saisi de l'affaire, que l'on exhume le corps de la victime à fins d'autopsie, qu'on nous livre surtout le nom de cette victime mystérieuse qu'on a voulu dissimuler dans le Néant parce que, comme le Masque de fer, elle portait des secrets dangereux !

Il n'y a pas mort subite. Il y a crime politique, il y a assassinat par un sbire carbonari d'un citoyen gênant pour les machiavéliques combinaisons des Ligues secrètes contre Dieu, la patrie et la famille !

Qu'on fasse la lumière, dussent les chauves-souris de la république des souteneurs venir s'y brûler les ailes ! »

⁂

Mortellement inquiet, j'ai fait de consciencieuses recherches. En voici les résultats : La victime s'appelle l'An 1908. Le vieillard assassin s'appelle Le Temps. Héritier très pressé de prendre la succession, c'est l'An 1909. Nous l'avons, mes amis, échappé belle !

WILL.

CHOSES ET AUTRES

LE PETIT LEVER DU PRÉSIDENT

Le président Castro se réveille, bâille, s'étire, se lève et dit à sa femme :

—Bibiche, demande donc si le courrier est arrivé... Bien, maintenant, verse-moi la goutte, s'il te plaît.

Et, tandis que Mme Castro prépare le mêlé-cassis de son époux, celui-ci ouvre des lettres et parcourt des journaux tout en fredonnant : « Il y a la goutte à boire.... »

— Les nouvelles sont bonnes ? demande timidement la présidente.

— C'est-à-dire quelles sont affreuses. Je suis dégommé, ma bonne. Mes amis sont en prison et Gomez a pris ma place. Les voyages forment la jeunesse et déforment les chefs d'Etat. Une petite resucette, veux-tu ?

— Je te disais-bien qu'il était dangereux de partir.... !

— Dangereux ? Voilà bien les rubes de femme... Diable ! on a donné l'ordre aux établissements de crédit de ne plus payer mes chèques...

— Alors, nous sommes ruinés ?

— Patienne, ma poule !... Qu'est-ce que tu pourrais bien m'offrir à boire ? Voir donc, je t'en prie ; on me laisse mourir de soif... Ruinés ! C'est-à-dire que nous n'avons jamais été plus riches. Castro n'est pas une bête... Ils sont tous à se demander, dans cette Europe de malheur, ce que je suis venu faire chez eux. Ils ne croient guère à ma maladie : c'est une justice à leur rendre. Mais enfin ils n'arrivent pas à découvrir la véritable raison de mon voyage... Verse-moi à boire, ma chérie... Ne pleure pas surtout. Les larmes, c'est de l'eau. Ça ne sert à rien. Vive le vin !... Bref, ils ont beau chercher, ils ne trouvent pas pourquoi j'ai quitté Caracas.... Tas de poires ! Je l'ai quitté de mon plein gré, pour n'avoir pas à le quitter de force Voilà toute ma politique ?.... Elle est limpide... Non, non, jusqu'aux bords, je te prie. Les verres sont si petits !

— Mais, mon ami, comment ferons-nous pour vivre ?

— Ah ! ah ! tu crois, toi aussi, que je n'ai pas pris mes précautions, que je suis parti avec quarante sous dans ma poche, à la grâce de Dieu ? Non, mais des fois ! J'ai du flair, ma petite.... Et puis, passe-moi la bouteille, si tu ne veux pas me servir... Mon argent est en sûreté ; tu peux dormir tranquille, on ne te laissera pas manquer de rien.... Encore un petit coup de requiqui, pour achever de m'ouvrir les esprits.... A ta santé, ma belle ! Et maintenant laisse ces imbéciles d'Européens s'escrimer à écrire l'histoire du Vénézuéla L'histoire, je m'en f..... ! L'histoire, c'est de n'avoir pas trop souvent mal aux cheveux !

GRIFF.

CHRONIQUE

LE ROI DANTON

C'est la dernière nuit de décembre 1793. Dans une pauvre demeure de la Cité, une femme, le front collé à une vitre, regarde la neige qui tombe sur Paris par flocons encore indécis.

Soudain, les tours de Notre-Dame, dont la masse sombre se dresse fantomatique dans cette nuit de neige, se détachent, un à un, dix coups d'horloge. Dix heures, déjà !

La femme a tressailli. Encore une fois, elle regarde ce Paris qui semble achever l'année tragique dans le sommeil et le silence. Ah ! où sont les Noels et les Jours de l'An d'autrefois ? Où sont les fêtes familiales, les messes de minuit toutes parfumées de fleurs et d'encens, où sont les beaux réveillons aux somptueux repas et aux copieuses libations et les jolis bals qu'on rencontrait dans les auberges, à chaque carrefour parisien ? Aujourd'hui, c'est la Terreur avec tout son horrible cortège. L'épouvante plane sur la France. Et Paris n'est qu'un enfer où l'on arrête, où l'on emprisonne, où l'on massacre, où l'on guillotine sans trêve ni pitié. La Noel a vu, cette année, toute une charrette de condamnés aller à l'échafaud et hier encore...

Et l'inconnue, à cette pensée, semble prendre une décision terrible. Fiévreusement, elle jette sur ses épaules un manteau sombre. Du revers de sa main, elle essuie une larme qu'elle sent prête à couler sur sa joue. Elle vient contempler un instant sa fille, une adorable enfant de six ans, qui repose, là, dans un coin sombre de la chambre. Doucement, la jeune mère glisse un baiser parmi les boucles blondes de l'enfant et elle sort..

⁂

La jeune femme, en sortant de chez elle, prit une allure rapide et, dans l'ombre, s'orienta sans hésiter à travers le dédale des rues. Il fallait qu'elle fût bien courageuse ou qu'elle fût poussée par une résolution bien impérieuse pour affronter les périls d'une sortie à pareille heure.

Bien plus. Voici qu'elle traversait la Seine et qu'elle filait du côté de Saint-Germain-des-Prés, le quartier général de la Terreur. Par là, en effet, demeuraient tous les chefs de la Convention. De ce côté, également, se dressaient les deux grandes prisons du Luxembourg et de l'Abbaye, qui regorgeaient, en ce moment, de détenus et de condamnés à mort.

La neige, qui tombait maintenant à gros flocons, assourdissait les pas qui pouvaient s'être attardés dans ces quartiers d'épouvante. Soudain, au détour d'une rue, mal éclairée par un lampion fumeux que la neige rendait plus terne encore, tout près de l'Hôtel de la Monnaie, l'inconnue se trouva devant une patrouille de fédérés. Elle allait précipiter sa marche quand le chef de l'escouade l'interpella brutalement :

— Ohé ! citoyenne, où vas-tu ?

— A mes affaires, comme vous aux vôtres.

— Oh ! oh ! dit le républicain, la citoyenne n'aime pas qu'on l'interroge. Que fais-tu, dehors, ici, à cette heure ? Allons, suis-nous, tu t'expliqueras à la section.

— Non, réplique la femme en reculant de quelques pas. Vous n'aurez pas si facilement raison de moi. Je vous somme de me conduire chez Danton et vous répondrez de vos actes si vous m'empêchez plus longtemps de passer ou si vous me retenez prisonnière.

— Allons chez Danton, grogne le commandant.

Danton habitait une maison de modeste apparence dans le quartier Saint-Germain-des-Près, et justement, cette nuit là, on menait joyeuse vie chez le président de la Convention, qui avait voulu, en compagnie de ses intimes, fêter la fin de l'an et commencer l'année nouvelle au milieu de la joie et des chansons.

Le repas s'achevait quand l'inconnue arriva avec son escorte.

Fabre d'Eglantine et Lacroix étaient là et, avec eux, plusieurs membres du Comité de salut public. Un homme était au clavecin et tous chantaient la « Marseillaise ».

Dérangé dans ses plaisirs, Danton fronça le sourcil à la vue du garde national qui venait de paraître à la porte.

— Que me veux-tu ? lui dit-il, impatienté.

— Citoyen président, c'est une femme que j'ai arrêtée dans la rue, rôdant vers la Monnaie ; elle prétend avoir affaire à toi.

La femme demeurait immobile sur le seuil de la porte. Comme elle était très belle, tous les conventionnels s'étaient tus et la regardaient.

— Eh bien ? lui dit Danton.

— Je viens vous demander un acte de justice, citoyen président : la liberté d'un innocent. On a arrêté mon mari, hier matin. Et je ne crois pas que vous meniez les accusés à l'échafaud sans permettre qu'ils soient défendus.

D'un geste, Danton congédia le garde national.

— Et comment se nomme ton mari ?

— Henri Delamarre.

— C'est un « ci-devant » ?

Mais avant que la femme ait pu répondre à la question du conventionnel, Camille Desmoulins, qui avait écouté sans paraître prendre intérêt à la conversation, bondit sur sa chaise :

— Henri Delamarre, mais je le connais : il fut mon camarade à Louis-le-Grand. Peuh ! un esprit sans élan, un cœur sans enthousiasme ! En politique, il ne croyait pas aux idées nouvelles. Si c'est un « ci-devant », ah ! je comprends. Il ne fréquentait que le clergé. Et aujourd'hui, je suis sûr qu'il est avec les émigrés et les traîtres. C'est un « suspect » !

La jeune femme s'était redressée. Ses lèvres tremblaient et dans ses yeux brillaient deux grosses larmes.

Elle fixa Desmoulins :

— Vous pouvez tuer vos ennemis, citoyen. Mais les insulter devant leurs épouses, c'est une lâcheté ! Henri Delamarre est en prison pour avoir fait son devoir.

— Qu'a-t-il fait... enfin ? demanda Danton impatienté.

— Il a dit adieu, hier, à un condamné, son ami. Il a tendu la main à un malheureux monté sur votre charrette de mort et on l'a arrêté. Mais vous ne comprenez pas la pitié. Vous eussiez préféré, sans doute, qu'il fit mine de ne pas reconnaître celui qui fut son ami et qu'il passât sans détourner la tête, sans jeter un regard ou un mot d'affection à celui qu'on traînait à la mort ! Mais mon mari a fait preuve d'un courage qu'au lieu de punir vous devriez admirer et j'affirme, moi, qu'il ne mourra pas.

L'assurance audacieuse de cette femme parut étrange aux invités de Danton, qui sourirent de cette confiance naïve. Les victimes de la Révolution n'avaient généralement pas une foi aussi robuste dans la longanimité des « sans-culottes ».

— Et qui signera la grâce de ton mari ? demanda Fabre d'Eglantine, railleur.

— Danton, répondit la femme, Danton qui est là, devant vous !

Danton éclata de rire :

— Voici qui devient amusant ! De cette femme ou de vous, citoyens, qui donc va l'emporter ? Ah ! j'ai bien envie de vous donner raison à tous en t'envoyant rejoindre ton mari à l'Abbaye, citoyenne !

— Non, vous ne le ferez pas, répliqua la courageuse femme. C'est à vos souvenirs, Danton, que je m'adresse, pour plaider ma cause.

Et, prenant sans façon un siège qu'on ne lui avait pas offert, elle vint s'asseoir tout près de Danton. Les mains jointes sur ses genoux, elle fixa un instant ses beaux yeux sur le conventionnel, puis, brusquement, commença :

— Il y a vingt-six ans et quelques jours — car c'était la nuit de Noel — on célébrait la messe de minuit dans une petite église de village. Suivant une coutume pieuse de notre pays, on amenait à l'église une brebis que conduisait un enfant. Et c'était un grand honneur d'être le berger de la brebis de Noel.

» Cette nuit-là, le berger était un petit garçon de huit ans, au doux regard, aux beaux cheveux bouclés, aimé pour son bon cœur et sa simplicité. Et les gens du pays murmuraient tout bas : « Ce petit est gentil comme un ange et doux comme sa brebis ! »

» Or, c'était la coutume que, huit jours après, le dernier soir de l'année, la brebis de Noel et son petit conducteur entrassent dans toutes les maisons ; cela portait bonheur. Et, ce jour-là, le petit berger était le roi du pays. On lui demandait des faveurs et on avait la douce et naïve confiance que le destin ratifiait les bénédictions que semait ce roi d'un jour. Une petite fille du village dit, ce soir-là, au petit berger : « Gentil roi, je vous demande d'avoir un cœur toujours compatissant ». Et le petit roi lui répondit : « Je vous l'accorde ; et je veux être comme vous, je ne refuserai jamais d'être généreux, surtout pour vous, petite Jeanne ».

» Eh bien, Danton, celle à qui, un soir neigeux de décembre, comme celui-ci, vous avez promis d'être généreux, la petite Jeanne, c'était moi ! »

— Vous ? s'écria Danton en se levant. Un sourire très doux errait sur ses lèvres et, dans ses yeux on eût dit qu'il tremblait une larme. Il prit la main brûlante de la jeune femme :

— Oui, je me rappelle ces jours d'autrefois. Mais comme tout cela est loin. Je ne conduis plus de brebis, aujourd'hui, je conduis des hommes !... Vers la liberté, vers la vie !

— Tu ne vas pas te laisser toucher par ces bêtises, ricana un conventionnel que cette scène n'avait pas ému.

Et Danton, les yeux perdus dans les regards douloureux de la femme, reprit :

— Je ne donne plus de grâces d'une main royale et enfantine. Je signe des arrêts de mort. Les temps le veulent ainsi ! J'ai été roi, c'est vrai.. Eh bien ! je veux l'être encore, mais pour toi seulement, Jeanne, car les rois ne sont pas plus. Nous les avons tués ! Et ce n'est pas toi, va, qui les ressusciteras ! Ton mari est en prison, nous allons te le rendre.

Puis, se tournant vers ses amis :

— Citoyens, vous ne m'en voudrez pas de me rappeler, ce soir, mes royales promesses, dit en riant le président de la Convention.

Camille Desmoulins s'était levé.

— Je veux, dit-il, en levant son verre, qu'il soit dit que j'ai flatté un roi au moins une fois dans ma vie ! Je n'en veux pas à ce bêta de Delamarre, et je bois à la générosité du citoyen président, du « roi », veux-je dire !

Tous les assistants, debout, levaient leur verre. Et tous, dans un cri qui parut sinistre, sur leurs lèvres, clamèrent : « Vive le roi Danton ! »

La cause de Jeanne était gagnée.

Prés. Et justement, cette nuit là, on mena

⁂

Et quand, le lendemain matin, à son réveil, la mignonne enfant qu'on avait laissée endormie dans une pauvre demeure de la Cité, demanda à sa mère ce qu'avait apporté, dans la nuit, le « Père Janvier », la pauvre femme, fondant en larmes, put répondre :

— La délivrance de ton père, ma chérie !

Paul MARGUIER.

ECHOS

LA NEVROSE DES TELEGRAPHISTES

Le docteur J. Sinclair, médecin de l'administration anglaise des postes, vient d'étudier, dans un document officiel, la cause de nombreuses erreurs commises dans la transmission des télégrammes et qui souvent font le désespoir des journalistes et parfois, lorsque les journalistes n'ont pas réussi à rétablir le sens véritable de la dépêche, causent de la stupéfaction aux lecteurs de journaux.

Il paraît que la plupart de ces erreurs sont dues à une névrose professionnelle, à une sorte de crampe de la main causée par la fatigue qui se produit fréquemment dans la manipulation de l'appareil Morse.

Alors qu'en régime normal, la manipulation de l'appareil est si claire et si bien rythmée qu'une oreille exercée perçoit les mots du télégramme en voie de transmission sans avoir besoin de les lire, la fatigue d'un télégraphiste peut entraîner une sorte de crampe de la main qui se traduit par des irrégularités fixes de transmission ; les signes du T ou de TR deviennent O, O devient G, G se change en P, K en D et H en J ou E.

Au début de cette névrose professionnelle, les symptômes ne s'accusent pas clairement ; mais lorsque les mêmes fautes se reproduisent constamment, on ne peut douter de la cause des erreurs. Il reste à trouver le remède à cette névrose, en dehors du repos hebdomadaire de l'opérateur, qui paraît évidemment être le remède le plus approprié.

NOTRE ANCETRE DE LA CHAPELLE

On avait demandé à M. Boule, le professeur de paléontologie du Muséum, quel pouvait être l'âge de l'homme fossile découvert à la Chapelle-aux-Saints.

Dans l'état actuel de la science, répond-il, il est à peu près impossible d'indiquer son antiquité en années, en siècles, même en millénaires, mais on peut sans crainte de se tromper évaluer à plus de 80.000 ans au moins cette antiquité.

Ajoutons que sur l'homme fossile on n'a découvert aucun papier d'identité.

LE CATACLYSME D'ITALIE

Nouvelles secousses de tremblement de terre à Messine. -- 120.000 morts dans la ville. -- Récits de scènes atroces. -- Reggio n'est plus qu'un immense tombeau. -- Les secours aux sinistrés.

Deux cent mille morts, cent mille blessés, tel est le bilan de la catastrophe la plus épouvantable qu'ait jamais enregistrée l'Histoire.

Ces chiffres donnent une idée de l'immensité du désastre et de la somme des souffrances qu'il s'agit présentement de soulager.

Le sol tremble à Messine

Scènes épouvantables

Messine, 3 janvier — Hier, à Messine, s'est produite une nouvelle secousse de tremblement de terre

Le cuirassé *Reine-Marguerite* est transformé en hôpital ; toutes les cabines sont occupées par des blessés.

Des scènes épouvantables se sont déroulées. Un employé de la préfecture, enseveli sous les débris de sa maison, ayant réussi à se dégager perdit la tête en apprenant que toute sa famille avait disparu ; par deux fois il tenta de se suicider ; à ce moment, une bande de voleurs survint, qui tenta de dévaliser le coffre-fort enfoui sous les ruines ; le malheureux employé, respirant encore, leur demanda aide, mais les brigands, pour toute réponse, mirent le feu aux ruines et s'enfuirent. Le malheureux employé est mort à la suite de brûlures terribles.

Les nombreux actes de courage accomplis par les personnes valides qui se trouvent sur les lieux ne sont plus à signaler.

M. Luccatti, envoyé spécial du *Secolo*, télégraphie que les décombres des maisons recouvrent encore de nombreuses victimes qui, depuis quatre jours, sont sans aucune espèce de secours, et en proie au plus vif désespoir.

Beaucoup de survivants, qui avaient cherché un refuge aux environs de la ville, sont morts de froid ou de faim.

Le pays semble un vaste désert, où les quelques survivants s'entretuent pour un morceau de pain. Seize brigands ont été exécutés ce matin.

La plupart des survivants perdent la tête et refusent même les galettes qui composent la seule nourriture en ce moment ; ils se jettent à la mer.

La Cathedrale de Messine est détruite

Messine, 3 janvier. — La cathédrale, chef-d'œuvre d'art ancien, est complètement détruite. Le trésor de la madone della Lettera, évalué à plusieurs millions, se trouve sous des décombres, gardé par des soldats.

L'œuvre de sauvetage continue, mais on ne trouve plus que des morts. Les exhalaisons cadavériques augmentent toujours. Une pluie violente active la putréfaction des cadavres d'animaux de toute espèce.

On réclame l'envoi de désinfectants, surtout de chaux et de chlore.

120.000 Morts à Messine

Le *Secolo* reçoit de Messine un télégramme disant qu'on estime à 5 % le nombre des personnes ayant pu être sauvées, ce qui porterait par conséquent à 120,000 le total des victimes à Messine.

Ce qui fait le plus défaut dans les secours, ce sont les vêtements et les couvertures : de même les médecins manquent de médicaments ; aussi la plupart des patients opérés succombent par suite du manque de soins.

Les écueils voisins du tourbillon de Charybde et le rocher de Scylla, effroi constant des marins, se sont déplacés sous la force du tremblement de terre.

A Messine, les vivres les plus indispensables atteignent des prix fabuleux : on paie un franc le kilo de pain, 0,80 le litre d'eau, tant qu'aux autres comestibles, ils semblent aujourd'hui inconnus.

Ce matin, une rencontre a eu lieu entre la troupe et une bande de brigands armés ; des coups de feu ont été échangés. Les pillards ont pris la fuite vers la mer et ont été capturés. Ils ont été immédiatement passés par les armes.

Récit d'un soldat survivant

LA SPECULATION A L'ŒUVRE

Milan, 3 janvier. — Le correspondant du *Secolo* dit qu'une partie des survivants a formé un petit village à quelques kilomètres de la ville en lieu sûr, derrière la colline.

Un soldat qui était dans la caserne écroulée est arrivé aujourd'hui à Milan.

Il dit qu'au moment du tremblement de terre, il dormait dans une partie des bâtiments qui, seule, résista à la terrible secousse ; tout le reste de la caserne s'effondra dans un abime béant. A la pointe du jour, il put descendre au moyen de draps ; deux jours, il demeura sans manger vêtu seulement d'un caleçon ; enfin, il réussit à s'embarquer sur un paquebot.

Dans la caserne, il avait laissé neuf cents camarades.

Le syndicat de la Bourse de Milan a voté un ordre du jour de protestation contre les indignes spéculateurs qui jouent à la baisse dans un moment aussi terrible pour le pays.

SCÈNES ATROCES

Rome, 3 janvier. — C'est sur la côte calabraise surtout que l'organisation des secours laisse à désirer, notamment à Reggio, Palmi, Bagnara, etc.

Les vivres font absolument défaut, le pain est la seule nourriture des survivants et de ceux qui sont accourus pour les aider. La distribution donne lieu à des scènes sauvages, bien qu'elle se fasse par les soldats, baïonnettes au canon. Hier, une bande d'affamés a failli écharper un major d'infanterie corse.

Le malheur multiplie les actes d'héroïsme ; il déchaîne aussi les instincts les plus féroces de l'égoïsme humain. L'ex-député Demetrio Tripepi, qu'on a réussi à tirer vivant des décombres de Reggio, mais qui a succombé une heure après, a eu le temps de raconter l'épisode suivant : Il se trouvait, depuis vingt heures, le corps pris sous un amas de matériaux, dans l'impossibilité de se mouvoir, lorsqu'il aperçut un individu à mine suspecte, qui rôdait parmi les ruines. « Je suis Demetrio Tripepi, lui dit-il, je te donnerai dix mille francs, je te donnerai tout ce que tu voudras, mais, je t'en prie, va dire que je suis ici et qu'on vienne à mon secours »

L'individu haussa les épaules et s'en alla, sans même lui répondre.

Une autre victime, prise, elle aussi, sous les décombres, implora l'assistance de deux pillards qui opéraient à côté. Pour toute réponse, les misérables mirent le feu à un amas de paille qui était proche et sans la pluie qui éteignit l'incendie la malheureuse victime était brûlée vive

On rougit pour la nature humaine de penser qu'il existe des êtres pareils.

La nuit tragique

« L'Evening Express », de Cardiff, a reçu par l'intermédiaire de son correspondant de Naples, le récit de la catastrophe de Messine, fait par un témoin oculaire, le capitaine du steamer l' « Afonwen » du port de Cardiff alors ancré en rade de Messine :

— Nous devions partir à l'aube, dit-il, et le navire était sous pression. Vers cinq heures du matin, j'entendis un grondement sourd pareil au bruit du tonnerre dans le lointain. Je regardai d'abord le ciel, puis dans la direction de la ville endormie. Tout à coup, l' « Afonwen » fit un bond terrible (il n'y a point d'autre mot), il rompit ses chaînes et partit à une vive allure vers la côte d'où nous parvenaient les craquements des maisons qui s'écroulent.

« C'est alors que je compris qu'il venait de se produire un tremblement de terre, et la première chose que j'eusse à faire, était naturellement de sauver mon navire. Mais déjà un autre vaisseau avait heurté mon navire, sans grand dommage toutefois. La mer se démonta alors d'une façon indescriptible faisant rouler le navire par des angles de 25° de sorte qu'il nous était impossible de nous tenir sur le port. Cela dura 35 minutes environ.

Lorsque le plus fort de cette tempête fut passé, je cherchai à me rendre compte du désastre, subi par la ville. Mais un épais brouillard s'était appesanti sur la cité ne laissant à découvert que la crête des collines. De temps à autre de larges gouffres s'ouvraient au milieu des flots parfois jusqu'à une profondeur de trente pieds.

« Ce n'est qu'à l'aube que nous pûmes nous rendre compte que Messine était détruite. Devant nous les palais et maisons continuaient de chanceler sur leurs bases et de s'écrouler avec un bruit semblable à des explosions de poudrières.

« Près de nous un vapeur danois sombra. La surface de l'eau était parsemée d'épaves de toutes sortes et la côte prenait une teinture variant du jaune au gris-cendre.

« Les ruines de la ville paraissaient noires et striées de rouge. Des centaines de personnes couraient éperdûment jusqu'au rivage, criant à l'aide, et quelques-unes même se jetèrent à l'eau pour nager jusqu'à nous.

« L'une de ces personnes réfugiées à bord de l' « Afonwen » est ce même voyageur descendu à l'hôtel Vinacria avec quatre-vingt-neuf autres étrangers qui ont tous péri. »

Une dépêche officielle

TELEGRAMME DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE AU PRESIDENT DU CONSEIL

Rome, 3 janvier. — Le ministre de l'Instruction publique, M. Orlando, a télégraphié de Messine au premier ministre, M. Giolitti :

« Dans la matinée d'aujourd'hui, le temps ne s'est pas amélioré. Le roi s'est dirigé vers Scylla et Bagnara, mais la mer était trop agitée et rendait impossible un débarquement. S. M. a pu débarquer à Tampello qui est complètement détruit et à Villa Giovanni qui était complètement ravagé. Le roi a visité les baraquements de l'hôpital monté par les matelots anglais ; puis il s'est transporté à Reggio, où il a pu avoir une conférence avec le commandant Dagni. Les blessés sont presque tous embarqués et envoyés vers Naples. Le roi est retourné ensuite à Messine. Les services publics et d'assistance commencent à être assurés de meilleure façon.

Aujourd'hui sont arrivés des paquebots chargés de marchandises et deux cuirassés russes et deux français. Le service de ravitaillement est assuré. Aujourd'hui partiront environ trois mille blessés.

On commence à porter secours aux villages de l'intérieur, car heureusement les vivres commencent à arriver dans des proportions suffisantes.

On continue à réprimer le pillage.

Cette nuit, dans une bagarre, un bersagliere et un agent de Milan ont été tués.

La reine a rendu visite à l'hôpital en déployant un dévouement héroïque.